

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

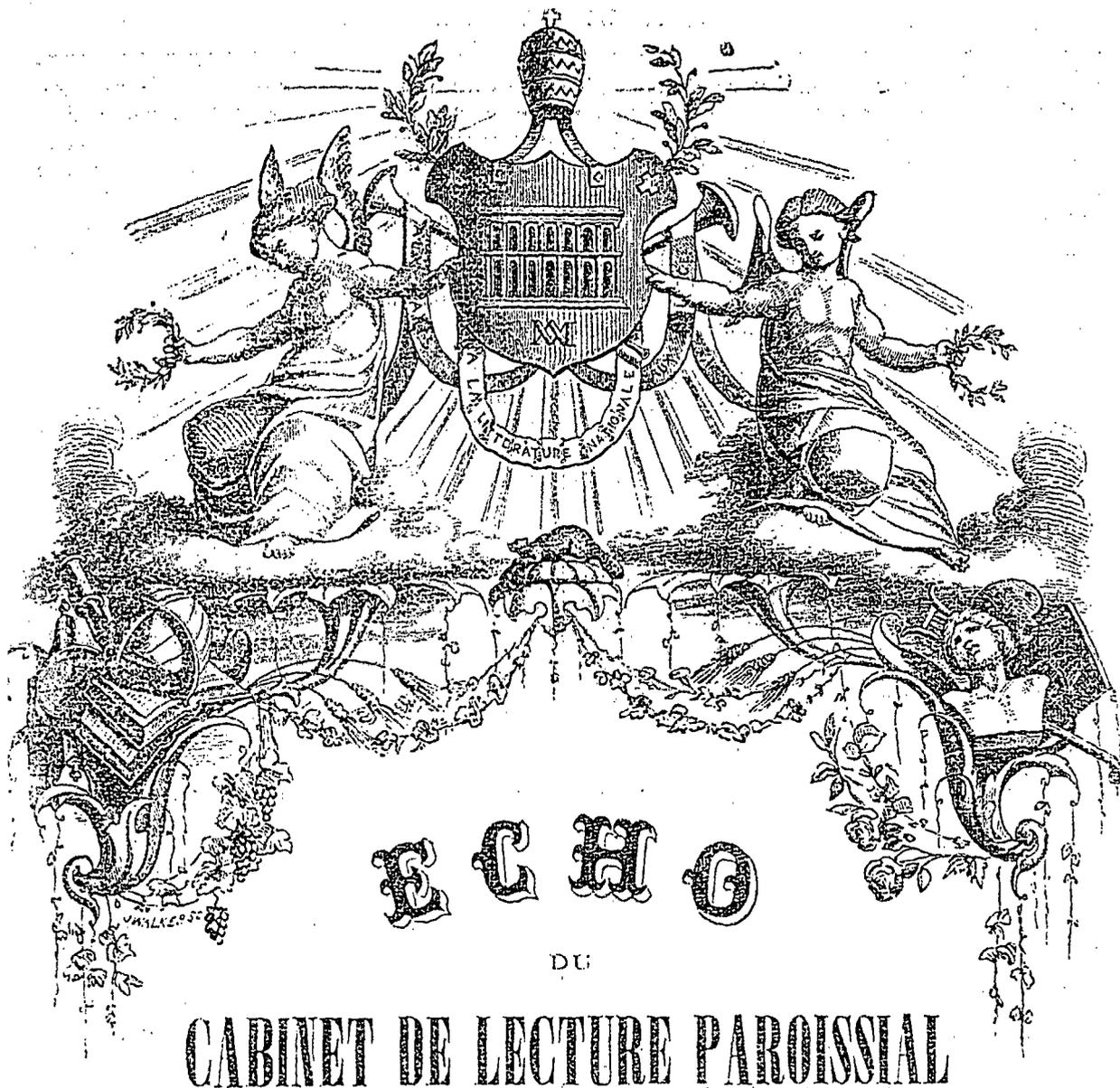
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 1er Mars 1863.

No. 5.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Discours de C. S. Cherrier, écr.—Cercle Littéraire :—Discours de D. H. Sénécal, écr., et de J. F. Auclair, écr.—Deux concerts à Québec.—Poésie : L'orphelin au tombeau de sa mère par Ch. Berger.—Feuilleton : Les deux pigeons.—Musique : *O Sacrum Convivium*, par M. Jung.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Depuis longtemps les graves injustices ont le gouvernement Russe se rendait chaque jour coupable envers les Polonais, faisaient sentir un soulèvement parmi cette nation ; les nombreux admirateurs de ces anciens sauveurs de la civilisation en Europe, voyaient avec crainte, arriver le moment où, leur patience enfin lassée par une longue suite d'actes plus injustes et plus barbares les uns que les autres,

ils opposeraient une résistance à main armée, dont le résultat probable serait de donner un prétexte à leur ennemis, d'aggraver encore, s'il était possible, leur pénible position. Ces prévisions sont réalisées : une insurrection vient d'éclater à l'occasion de l'exécution de la loi du recrutement qui enlève, pour un terme de vingt cinq années, la fleur de la jeunesse pour l'envoyer aux extrémités de l'empire russe.

Voici, d'après le *Monde* comment cet loi a été exécutée :

“ Les détails que nous donnent des lettres de Varsovie du 15 janvier et dont nous pouvons garantir l'exactitude, sont un commentaire éloquent de la dépêche russe que nous avons enregistré il y a quelques jours, et qui présentait le recrutement comme s'étant accompli à Varsovie avec tranquillité. Nos lecteurs jugeront si une

mesure aussi rigoureuse, exécutée avec une telle violence, permet à ses auteurs de se féliciter aussi placidement de leur succès. Cette dépêche est un véritable rapport de bourreau attestant que sa victime s'est laissé égorger sans résistance :

« Rien ne saurait donner une idée de la désolation qui règne à Varsovie ; dans la nuit du 14 au 15 courant a été accomplie la conscription par force, cette iniquité criante dont on ne peut se faire une idée que si on l'a vue. On ignore le nombre des victimes, Dieu seul le sait, mais peu de maisons, surtout dans les quartiers industriels, ont été épargnées. Dans une petite rue du nom de Krywe-Kolo, qui se compose de sept à huit maisons en tout, on a enlevé plus de vingt personnes. Le nombre de ceux qui ont cherché à se dérober par la fuite à toute une vie de souffrances et de privations. égale, dit-on, celui des hommes que les agents ont saisis. Autrefois, les jeunes gens seuls étaient enlevés ; aujourd'hui, les pères de famille, aussi bien que le fils unique d'une veuve, pour peu qu'il soit suspect aux yeux du Gouvernement, ou de son représentant le marquis Wielopolski, subit le même sort, et sans préparation aucune, sans avoir le temps de pourvoir au besoin de ceux dont il était le seul soutien, car la conscription se fait au milieu de la nuit, quand la population s'y attend le moins. La force armée cerne la maison ; on monte chez la victime, on la garotte sur place, lui ayant à peine donné le temps de passer ses habits, et puis, quand ce pauvre malheureux, tiré de son sommeil par cette navrante réalité, se trouve dans la rue, on le lie avec des menottes à un compagnon de malheur, et on le emène. Les femmes, les mères, les enfants suivent ce lugubre cortège en poussant des cris de désespoir ; parfois, on les voit se ruer contre la force armée pour resserrer une dernière fois entre leurs bras un père, un frère, un fils.

« Aucune expression ne saurait rendre ce que les habitants de Varsovie ont éprouvé en cette nuit ; ce n'était qu'un long cri de désespoir dans toutes les rues. Ceux qui parlaient étaient peut-être encore les plus résignés. Plusieurs disaient aux femmes qui les entouraient : « Toutes ces iniquités-là n'empêcheront pas la Pologne de revivre ; dites-le bien à nos enfants. Que Dieu les bénisse, que Dieu les garde ! » D'autres chantaient des hymnes religieux. Quelques faits isolés de résistance se sont présentés. Un boucher du Vieux-Quartier (*Stare Miasto*) a voulu attenter à ses jours pour se soustraire au sort qui l'attendait ; un autre a voulu se défendre avec une hache ; tous les deux ont été désarmés. La garnison de la ville avait été portée à 50,000 hommes pour cette seule nuit, armes chargées.

« Malgré l'habitude qu'ont les Polonais de ces scènes de désolation, le souvenir de cette nuit ne s'effacera d'aucune mémoire, et malheur à ceux qui en portent la responsabilité ! Aucune nouvelle de la Province ; on est inquiet. Peut-être aura-t-on essayé de résister. »

A la vue de cette dernière injustice plus barbare que toutes les autres, la même idée, le même sentiment s'est emparé des populations de la Pologne soumises à la Russie ; elles ont pris les armes, et ont attaqué les troupes russes concentrées sur divers points fortifiés du royaume.

Les résultats ne sont pas connus d'une manière certaine, les succès et les revers paraissent cependant se contrebalancer, mais on ne peut se faire illusion sur la dernière conséquence de cette révolte ; la Russie vainera encore une fois, et il n'y a pas de doute que le sang de nombreuses victimes, et les larmes de tout un peuple expieront cette nouvelle tentative d'une nation qui demande à ses bourreaux la grâce d'exister.

Comment peut-on expliquer l'attitude calme et tranquille de l'Europe en présence de si grandes et de si fréquentes violations des principes élémentaires de la justice, de la loi et des traités signés par toutes les puissances européennes ? Aujourd'hui qu'on fait parade de tant d'amour et de sincère compassion pour les peuples opprimés, écrasés par la tyrannie, à cette époque où toutes les nationalités trouvent des défenseurs, qu'on s'apitoie si fort sur le sort de ces pauvres Italiens assez malheureux et assez ennemis de leur bonheur, pour ne pas aimer la justice arbitraire et les fusillades des soldats de Victor Emmanuel, qu'on envoie des milliers de soldats et qu'on dépense des millions pour donner aux habitants du Mexique la faculté de se choisir un gouvernement à leur goût, comme on a versé des flots de sang pour défendre la Turquie contre la Russie, comment se fait-il, dis-je, que la Pologne ne trouve pas un soutien parmi les représentants des nations ? A peine si quelques voix éparses s'élèvent de temps en temps, au grand étonnement de leurs auditeurs, pour plaider la cause des droits et des traités méconnus et foulés aux pieds. La foule ne les écoute pas, on ne paraît pas même les comprendre. Au sénat français deux orateurs, M. Delalain et M. Jules Favre, ont parlé avec éloquence de cette longue injustice qui pèse sur cette courageuse et constante nation, à la honte et au grand danger de l'Europe qui voit sans émotion commettre cet assassinat, et qui ne veut pas voir que cette légalité absurde et barbare qu'elle tolère chez un peuple étranger, devra un jour se propager parmi les autres peuples et faire leur malheur à tous. M. Billaut, l'orateur du gouvernement, au nom du principe de la non-intervention, qui n'a pourtant empêché ni la guerre de Crimée, ni la guerre d'Italie, ni la guerre du Mexique, a dit qu'on ne devait pas s'immiscer dans la conduite des gouvernements étrangers, et que d'ailleurs, l'ordre régnait à Varsovie. Il n'a pas dit que dans cette ville on avait dû doubler la garnison, et que cinquante mille cosaques tenaient la population dans le silence.

Le résultat a été le même, au parlement de Turin, où quelques députés ont tenté de faire un appel aux grands principes qui doivent diriger la conduite des gouvernements.

Par suite de la guerre des Etats-Unis, qui continue avec ses chances diverses, la misère augmente de plus en plus en Angleterre et en France. Plusieurs mandements publiés par les évêques de ce dernier pays, et diverses données officielles nous démontrent que là aussi, la fermeture des ateliers a réduit des centaines d'ouvriers à la mendicité et au dénûment le plus profond. L'appel que les premiers membres du clergé ont fait aux fidèles n'est pas resté sans résultat : de toutes parts, des souscriptions s'organisent, et on espère que les victimes de ce ralentissement de l'industrie pourront au moins se procurer le nécessaire, en attendant les temps meilleurs. On cite à ce sujet de beaux exemples de désintéressement et de générosité, d'autant plus remarquables qu'ils sont plus rares de nos jours. Tandis que, dans plusieurs départements, tous les industriels ont fermé leurs ateliers aussitôt que leurs profits ont commencé à diminuer, et ont laissé leurs ouvriers sans ressources quelconques, d'autres au contraire, se sont procurés les matières premières, et ont continué à donner de l'ouvrage à leurs employés suffisamment pour qu'ils puissent se procurer au moins le nécessaire ; cette conduite d'agir est d'autant plus louable que non-seulement leurs profits sont nuls, mais qu'ils font une perte considérable. Aujourd'hui que la passion du gain a fait du capitaliste industriel l'ennemi de l'ouvrier, dont il cherche continuellement à réduire le salaire, même pour une plus grande somme de travail, il est consolant de voir que le véritable esprit du christianisme et de la saine économie politique et sociale, n'est pas complètement oublié.

La *Flore Canadienne*, par l'abbé Provencher, dont la publication était attendue avec impatience, est en vente depuis une quinzaine de jours. Elle contient une description de toutes les plantes des forêts, champs, jardins et eaux du Canada. Pour les lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec la science de la botanique, l'auteur a ajouté un vocabulaire des termes techniques de cette science, qui peut être d'une très-grande utilité.

Dans un ouvrage de ce genre, nous n'avons à parler ni de la beauté du style ni de la tournure de la phrase, mais il y a d'autres avantages que nous devons signaler : c'est d'être fait avec méthode et d'être complet, deux qualités, très-importantes, la dernière surtout, et qui dénotent de la part de l'auteur, beaucoup de connaissance de la science sur laquelle il écrit, et en même temps, beaucoup de travail pour avoir réussi à compléter un ouvrage semblable, tout de recherches et d'observations.

La *Flore Canadienne*, le *Vergier Canadien* et le *Traité de Botanique*, ont, de droit, leur place marquée dans toutes les bibliothèques cana-

dienne, d'abord parcequ'ils sont d'une grande utilité pour ceux qui s'occupent de ces études d'une manière spéciale, et ensuite parcequ'ils donnent à tous la facilité d'acquérir des connaissances que personne n'a le droit d'ignorer.

Nous avons aussi reçu une petite brochure ayant pour titre "Eloge de Messire C. Painchaud, fondateur du Collège Ste. Thérèse, par Charles Bacon.

Nous ne pouvons qu'applaudir à l'heureuse idée qui a présidé à la publication de cet écrit.

Il est très-important, surtout pour la génération actuelle, de bien connaître ceux qui, comme M. Painchaud et tant d'autres, sont nos grands hommes, et les véritables bienfaiteurs de notre pays. En faisant connaître leur vie, leurs travaux, les services qu'ils ont rendus à la Religion et à la patrie, on fera naître la reconnaissance qui leur est due avec tant de justice, puis leur exemple devra profiter à d'autres, qui continueront cette chaîne de noms célèbres et justement vénérés auxquels, nous devons les progrès de notre pays.

Discours prononcé par C. S. Cherrier, Ecuier, à la réouverture des séances du Cabinet de Lecture Paroissial, le 5 février 1863.

M. le Supérieur,

Mesdames et Messieurs,

Plus les sanctuaires religieux se multiplient, plus l'influence de la religion se fait sentir. Plus sont nombreux les sanctuaires consacrés au culte des arts et des lettres, plus aussi les avantages dont ils sont la source se répandent dans la société et y exercent une influence salutaire, en activant le mouvement des esprits et en accélérant le développement des intelligences. Aussi, aurions-nous beaucoup plus regretté l'interruption des séances du Cabinet de Lecture Paroissial, si nous n'avions su qu'elle n'était que momentanée, et que surtout, elle avait pour but de donner à cette institution les moyens de répondre à de nouveaux besoins intellectuels.

Le phénomène qui se produit dans le monde physique, se produit également dans le monde intellectuel. Dans le premier, une rapidité incroyable dévore les distances, rapproche les populations les plus éloignées, multiplie leurs relations et tend de plus en plus à ne faire du genre humain qu'une seule famille. Dans le second, une activité brûlante dévore les intelligences avides de pénétrer les secrets de la nature, d'étudier et de résoudre les grandes questions sociales, politiques et littéraires qui tombent continuellement dans le domaine de la discussion. On a perfectionné les méthodes d'enseignement, et par là, facilité l'acquisition des connaissances de toute sorte, et, pour ainsi dire, vulgarisé la science. Le savoir, jadis le partage exclusif des hommes qui pâssaient sur les in-folios ou se morfondaient dans les laboratoires, devient l'apanage de la généralité des lecteurs, au moyen du journalisme qui joue, dans le monde intellectuel, le rôle de la vapeur dans le monde physique.

Sans examiner, en ce moment, quels sont les effets de ce mouvement des intelligences et si sa rapidité ne nuit pas à la profondeur des idées, on ne peut disconvenir qu'il soit la source de nouveaux besoins intellectuels, surtout pour la jeunesse studieuse, toujours avide de connaissances et désireuse d'étudier et de discuter les questions d'un intérêt actuel. C'est à ces nouveaux besoins de l'intelligence que des associations comme le Cercle Littéraire et l'Union Catholique peuvent donner satisfaction. Aussi, le zélé directeur du Cabinet de Lecture, comprenant ces besoins, a, dans sa sollicitude, offert un nouveau lieu de réunion à la jeunesse studieuse.

Cette institution aura donc, à l'avenir, une double destination. Elle offrira une ressource précieuse aux amis de la bonne littérature, aux amateurs des beaux arts et aux partisans des études sérieuses, qui, fatigués des luttes du barreau et des discussions encore plus excitantes de l'arène politique, viendront se rafraîchir aux eaux vives d'une saine littérature. Ils y trouveront ces traditions de bon goût qu'il est si essentiel de perpétuer, à une époque où le réalisme envahit les arts et la littérature et prétend en chasser ce beau idéal, principal mérite de quelques-unes des productions des anciens.

Outre cet avantage inestimable, le Cabinet de Lecture en présentera un plus précieux encore, en ouvrant à la jeunesse studieuse de Montréal un asile où elle pourra se rassembler, échanger ses idées, se livrer à des recherches scientifiques ou littéraires, et prendre part à des délassements innocents. Une bibliothèque bien choisie, des revues et des journaux d'un style soigné, mettront les lecteurs au fait de ce qui se passe dans le monde politique, littéraire et scientifique.

Les membres du Cercle Littéraire et de l'Union Catholique, institutions qui ne connaissent d'autres rivalités qu'une louable émulation pour la science et la sagesse, trouveront dans le Cabinet de Lecture, un lieu de réunion où ils pourront se donner un mutuel encouragement dans la carrière de science et de vertu qu'ils se proposent de parcourir.

Le Cabinet de Lecture Paroissial a été érigé sous les auspices de la maison de St. Sulpice; il a grandi sous sa protection, et c'est sous ces mêmes auspices et à l'aide de la même protection que cette œuvre va acquérir un nouveau développement. Grâce en soient rendues à cette maison et à son digne chef, toujours prêt à prendre l'initiative des œuvres utiles, toujours ami du progrès, de ce progrès qui tend à développer les intelligences sans les fausser, à agrandir le cercle des idées et à les élever, en leur donnant l'empreinte de la morale chrétienne, source de toute grandeur réelle. Celui qui comprend ainsi les besoins de la société, au milieu de laquelle il vit, et s'efforce d'y pourvoir, ne peut manquer de recueillir l'estime et la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent au bien-être de cette société.

Je froisserais, j'en suis sûr, les sentiments de la jeunesse qui appartient au Cercle Littéraire ou à l'Union Catholique, si je n'offrais pas également, en leur nom, un hommage de reconnaissance aux directeurs dévoués de ces institutions, auxquelles ils consacrent leurs temps et même leurs veilles. Il faut les avoir vus, au milieu des membres de ces sociétés, diriger leurs discussions, y prendre part, encourager de leur parole éloquente les efforts des jeunes étudiants, applaudir à leurs succès et,

enfin, leur témoigner l'intérêt le plus vif, pour apprécier tout ce que ce dévouement a de beau et de touchant.

Un mot de réponse, maintenant, à une question que plusieurs se font, lorsqu'il s'agit d'établir quelque chose de nouveau : A combien de jeunes gens profiteront ces nouveaux arrangements du Cabinet de Lecture ? Leur nombre sera-t-il proportionné à celui de ceux qui aspirent à l'exercice des professions libérales ou à jouer un rôle sur la scène politique, toutes vocations qui ne peuvent être bien remplies qu'après des années de travail ?

Je conviens qu'il est plus d'une séduction qui pourraient éloigner de ces associations plusieurs des aspirants. Il n'en est peut-être pas de plus attrayante que celle des bibliothèques, où le bien et le mal se trouvent mêlés indistinctement.

Si ma mémoire ne me trompe pas, un écrivain a qualifié les bibliothèques d'*Orgueilleuses arrières des erreurs humaines*. Il y en a sur lesquelles on pourrait porter un jugement encore plus sévère, puisqu'elles sont une source féconde de démoralisation. Cependant la jeunesse a de la peine à se soustraire à ce danger, entraînée qu'elle est par la curiosité naturelle à cet âge et aussi par un motif plus louable, celui de s'instruire.

Pour diminuer ce danger, il ne suffit pas de proscrire les livres immoraux et irréligieux, mais il faut de plus, mettre entre les mains de la jeunesse des livres tout à la fois sérieux et agréables, propres à leur faire sentir les beautés littéraires, à les initier à la connaissance de toutes les découvertes intéressantes qu'offrent les arts et les sciences, à leur donner une connaissance étendue de l'histoire, et surtout des institutions politiques qui nous régissent et à leur en faire bien apprécier les principes et l'esprit car, de cette connaissance dépendra en grande partie leur fonctionnement, source de bien être pour la société s'il est bon et au contraire, n'entraînant que des maux pour elle, s'il est mauvais. Qui pensera que quand la jeunesse aura la faculté de puiser à des sources abondantes une instruction aussi solide que variée, elle les négligera pour aller ailleurs, s'exposer à se désorganiser l'esprit aussi bien qu'à se corrompre le cœur par des lectures propres à produire ces funestes effets?... J'augure mieux de mes jeunes concitoyens et je me flatte qu'ils échapperont à la séduction des mauvais livres comme à toutes celles qui tendraient à les entraîner dans une dissipation incompatible avec des études sérieuses.

Mais, enfin, en supposant que les étudiants qui profiteront des avantages qu'on leur offre, fussent peu nombreux, ce qui est improbable, je n'en penserai pas moins que l'œuvre dont les associations littéraires poursuivent la réalisation sera féconde en résultats heureux.

Qui saurait dire, en effet, l'influence que peuvent exercer sur leur contemporains des intelligences d'élite, comme il s'en rencontre dans le Cercle Littéraire et dans l'Union Catholique ? N'ont-ils pas déjà donné des productions remarquables, dont l'une a été récemment reproduite, en grande partie, dans l'estimable *Journal de l'Instruction Publique*. Si l'Honorable Surintendant de l'Éducation, lui-même écrivain distingué, a reproduit ce beau travail, c'est qu'il lui a reconnu une véritable valeur. L'essai sur Ozanam n'est-il pas, aussi lui, digne d'éloge ?

Il est impossible que ceux qui, par un travail constant et des études sérieuses, développent les facultés

remarquables dont la Providence les a doués, ne puissent un jour exercer une salutaire et bienfaisante influence sur la société et contribuer puissamment à son bien-être, surtout si, pour atteindre ce noble but, ils réunissent leurs talents et leurs lumières.

Ici, les exemples ne manquent pas. Ozanam lui-même en est une preuve bien frappante, comme nous l'a montré son éloquent panégyriste. Et, ne sont-ce pas Montalembert et Lacordaire qui, jeunes encore, s'associant en faveur de la liberté d'enseignement et contre le monopole universitaire, provoquèrent des discussions qui ont conduit à la conquête de cette liberté précieuse? L'un d'eux, à la fin d'une carrière illustre, a voulu, aussi lui, se dévouer au soin de la jeunesse et la guider dans les sentiers des sciences et de la vertu; digne fin d'un aussi noble débat. L'autre a pris en main la défense de toutes les nobles causes, et dans la tribune et dans des productions qui lui ont valu un rang très-distingué parmi les écrivains et les orateurs.

Ne me serait-il pas permis de rêver pour mes jeunes compatriotes, une destinée semblable, si, comme j'en ai l'espoir, ils s'en rendent dignes par leur amour du travail et leur empressement à profiter des avantages que leur offrent le zèle, le dévouement et la direction éclairée de ceux qui leur témoignent une sympathie qui honore ceux qui l'accordent autant que ceux qui en sont l'objet. Puisse cette sympathie être le gage de celle que nos jeunes concitoyens recouvreront un jour de la reconnaissance de leur pays.

Cercle Littéraire, Séance du 12 Février 1863.

Discours de D. H. SÉNÉCAL, Ecr.

Mesdames et Messieurs,

C'est avec regret que je prends la parole sans préparation suffisante, ayant été prié de le faire, peu d'instants avant cette séance. Aussi, je me flatte que les adversaires du luxe n'auront à me reprocher ni le luxe des idées ni celui des expressions; c'est une consolation économique.

Vous assistiez, jeudi dernier, à la réouverture solennelle de cette salle, particulièrement destinée à la jeunesse de Montréal. Comme vous le voyez, la jeunesse n'a pas tardé à profiter des avantages qui lui ont été offerts avec tant de générosité. À peine quelques jours se sont écoulés et un nouvel appel vous est fait, appel auquel, je suis heureux de le constater, vous n'avez pas été sourds puisque je vous vois réunis en aussi grand nombre. C'est une noble idée qui vous guide vers cette enceinte. Ce n'est point un motif de curiosité qui vous y amène: une pensée sérieuse et louable qui a sa source dans l'un des plus beaux sentiments du cœur de l'homme, l'amour de la Patrie, vous fait un devoir de venir encourager par votre présence, les essais de vos jeunes compatriotes, et ce devoir, vous l'accomplissez volontiers. Ils s'efforceront, j'en suis persuadé, de vous le rendre agréable.

Comme toutes les œuvres nouvelles, l'établissement du Cercle Littéraire a rencontré des difficultés. Il a eu des objections à combattre. Plusieurs ont dit: "À quoi servent ces sociétés?... Aurait-on la prétention de compléter ou de perfectionner l'éducation du collège?"... Permettez-moi de répondre à cette objection par deux observations que je me contenterai d'indiquer.

D'abord, au collège on n'apprend pas tout. Comment

imaginer que pendant un espace de temps, généralement limité à huit ou neuf ans, souvent moins, on puisse parcourir le cercle des connaissances humaines! Mais, la vie n'y suffit pas. La conquête de la science est lente: elle se fait pas à pas et progressivement. C'est une des conditions de l'existence humaine, le travail, mais un travail assidu, un travail persévérant et de tous les jours. Roi déchu, l'homme a le souvenir de sa puissance primitive et de sa gloire passée: il doit s'efforcer de les reconquérir.

Qu'on se rappelle, en outre, que l'âge auquel se termine le cours des études classiques, est l'époque d'un plus grand développement des facultés et que, par conséquent, c'est alors que les études supérieures et les études spéciales, peuvent être poursuivies avec le plus de fruit. Au collège, on vous a tracé la route et on vous a dit: allez... Mais où irez-vous? Partout entourés de dangers, dangers pour l'esprit, dangers pour le cœur, il vous faudra une direction bienveillante et éclairée pour vous en préserver. Cette direction qui sera votre sauvegarde, vous la trouverez dans une société comme le Cercle Littéraire. Nous avons à Montréal peu de cours publics et de cours universitaires. Le zèle et la science des directeurs de cette société, de même que la bienveillance d'un auditoire toujours disposé à applaudir aux efforts comme aux succès de la jeunesse, sont autant de moyens de suppléer à leur absence.

Dans un compte-rendu, lu par M. J. Royal, devant M. le Supérieur de St. Sulpice, à la séance du Cercle Littéraire du vingt-un septembre dernier, il a été parlé des travaux dont s'étaient occupés ses membres, pendant l'année écoulée. Depuis cette époque dix-huit séances ont eu lieu, remplies par des essais ou des discussions sur des sujets d'histoire et de philosophie. La question qui sera traitée ce soir, est une nouvelle preuve de la solidité des études auxquelles se livrent les membres de cette société. Sa solution nécessite des connaissances étendues sur une science, on pourrait dire encore neuve, l'économie politique. Et certes, les études de ce genre ne sont pas d'une mince importance dans ce siècle où l'industrie, le commerce, la production du travail et la concurrence jouent un si grand rôle. Elles sont surtout essentiellement utiles dans un pays comme le nôtre où chacun peut être appelé à discuter les questions les plus importantes et les plus vitales d'intérêt public. Comme toutes les sciences, l'économie politique a ses parties arides, celle des chiffres, des statistiques. Mais lorsque, passant au dessus des intérêts minimes et des passions individuelles, elles s'élèvent aux intérêts généraux, les questions qui s'y rattachent prennent un caractère social qui ne peut manquer de frapper un auditoire aussi distingué et aussi intelligent que celui auquel j'ai l'honneur de m'adresser.

Du reste, mes jeunes amis ne devront pas seulement considérer le luxe au point de vue théorique et abstrait, mais au point de vue de l'avantage et du bien être physique et moral du plus grand nombre. Séparer l'économie politique de la politique et de la morale, ce serait la faire dégénérer en une simple étude de curiosité et mettre un désaccord manifeste entre ces principes et le sentiment moral et religieux.

Le temps ne me permet pas d'entrer dans de plus grands développements. Je cède donc la tribune aux discutants, leur accordant d'avance mes sympathies et leur promettant les vôtres.

Discours de J. E. AUCLAIRE, Ecr.

Mesdames et Messieurs,

La question en ce moment devant le Cercle Littéraire, n'est pas une question de peu d'importance, comme on le voit par son exposé même : " Le luxe est-il avantageux aux nations ? " mais si cette question est importante, on ne peut dire qu'elle est nouvelle, car elle existe depuis le commencement des siècles et elle continuera à être la thèse sur laquelle bien des écrivains s'exerceront, on peut s'en convaincre par son exposé même.

En effet en tous temps et en tous lieux on a parlé du luxe ; les hommes de tous grades et de toutes conditions se sont occupés de cette grave question. Plusieurs, et je crois le plus grand nombre, ont mis le luxe au ban des nations ; ils nous l'ont montré sous le jour le plus défavorable que l'on puisse imaginer ; nous ne devons pourtant pas oublier de dire que la plupart de ces moralistes ont pratiqué avec ardeur ce qu'ils condamnaient si ouvertement et avec tant de force ; la plus part tout en déclamant avec un zèle infatigable contre le luxe et ses malheureuses suites, n'oubliaient pas de se vêtir avec une recherche vraiment affectée et il est probable, je pourrais dire il est certain, que ce soir même de semblables exemples pourront se renouveler. D'où vient cela ?... D'où vient cette anomalie ?... D'où vient cette contradiction flagrante entre les préceptes et la pratique ?... Il me sera peut-être permis de répondre avec un auteur célèbre traitant le même sujet : " C'est que le sens-commun préserve les hommes de mettre en pratique ce que leur prêchent ces sévères moralistes. "

Ici, avant d'entrer plus avant dans la question, avant de trop l'entamer, je me permettrai de me demander ce que c'est que le luxe, ou plutôt je me permettrai de me demander si le luxe existe véritablement ? Oui, ce luxe que l'on condamne de tous côtés, ce luxe que l'on regarde comme le destructeur des nations, ce luxe qui est une chose si détestable suivant un grand nombre, existe-t-il vraiment et s'il existe, qu'est-ce que c'est que le luxe ? quelles en sont les qualités, quels en sont les défauts ? Pour qu'une chose existe, pour qu'on puisse en parler, il faut savoir ce que c'est que cette chose. On nous dit que le luxe est l'abus des richesses, on nous dit que le luxe est l'usage du superflu, on nous dit que le luxe est l'usage des choses coûteuses ; ce sont à peu près les meilleures définitions que nous ayons du luxe ; or, sont-ce vraiment des définitions, et nous disent-elles ce que c'est que le luxe ? Quand je vous dirais mille et mille fois que le luxe est l'abus des richesses, que le luxe est l'usage du superflu, que le luxe est l'usage des choses coûteuses, en seriez-vous plus avancés et sauriez-vous à quoi vous en tenir sur le luxe et ses avantages et désavantages ? Non, pas le moins du monde. D'ailleurs, Mesdames et Messieurs, il est un fait certain, c'est que le luxe, à venir jusqu'à ce jour, à échappé à toutes les définitions ; c'est un de ces êtres que l'on croit toujours tenir et que pourtant l'on ne peut jamais toucher. Le luxe, en effet n'a aucune qualité réelle, aucun défaut réel ; que l'on cherche tant que l'on voudra, aussi souvent on se sera trompé ; le luxe n'ayant que des qualités relatives ne peut se définir, les choses aux qualités relatives ne se définissant pas, nous venons de nous en convaincre par les quelques définitions que je viens de citer. On

voit donc de suite la difficulté de la question, on voit de suite l'écueil qu'on est exposé à rencontrer au premier abord et qui est à peu près infranchissable. Eh ! bien, pour en venir à quelque chose, laissons cet écueil de côté, faisons un détour, supposons le luxe existant et voyons de suite si vraiment il a causé quelques grands désastres ; nous verrons ensuite si loin de causer des désastres, le luxe n'a pas toujours été très-favorable à l'avancement des nations.

Je tiens ici à vous faire une remarque très-importante, et à laquelle je vous prie de prêter une sérieuse attention. Il ne faut pas oublier qu'avec le luxe on ne doit pas confondre les abus du luxe ; du luxe à son abus il y a une grande distance, une grande différence et néanmoins, le malheur veut que l'on confonde toujours ces deux choses si distinctes, si opposées l'une à l'autre ; je n'entends pas soutenir ce soir que le luxe n'a pas quelque fois des abus, je n'entends pas dire que quelque fois en se corrompant, le luxe n'amène pas à sa suite quelques malheurs ; mais d'un autre côté je tiens pour certain que l'abus d'une chose ne donne pas la véritable valeur de cette chose. Les hommes sont portés à abuser de tout, ils abusent des choses même les plus belles, les plus utiles et les plus nécessaires. Et de quoi n'a-t-on pas abusé ?... La religion, n'est-ce pas la plus belle, la plus grande, la plus divine des institutions de ce monde ? Fondée par un Dieu, la religion ne nous mène-t-elle pas à un bonheur parfait, quand on la pratique comme elle veut être pratiquée ? Et néanmoins la religion, je me trompe, je veux dire l'abus de la religion n'a-t-il pas rendu des nations grandes et florissantes vraiment malheureuses ?... Il n'y aurait qu'à jeter les yeux sur l'histoire des peuples et il serait facile de s'en convaincre ; ainsi qu'on interroge les malheureuses victimes du seizième siècle, des troubles de ce siècle, qui au nom de la religion faisait égorguer ses enfants les uns par les autres. Interrogez-les, Mesdames et Messieurs, ces infortunées victimes et vous verrez quels maux incalculables Luther, Calvin, Henri VIII et leurs adhérents firent souffrir à la grande masse des populations européennes, et tout cela au nom de la religion. La philosophie, c'est une belle et noble science, n'est-ce pas ? cette philosophie qui veut dire rien autre chose que " amour de la sagesse " n'est-ce pas ce qu'il y a de plus précieux au monde après la religion ? Eh ! bien, interrogeons de nouveau l'histoire et voyons les absurdités sans fin que des hommes, même de génie, ont débitées en s'abritant du nom de philosophes, voyons les crimes affreux que l'on a voulu cacher sous le manteau de la philosophie. Sans parler des temps anciens, considérons un peu les maux incalculables que le philosophisme des 15ème et 19ème siècles a causé au monde entier. La révolution française, créée et engendrée par les deux philosophes Voltaire et Rousseau, est là pour vous dire d'une manière bien plus éloquente que je ne pourrais jamais le faire, ce que c'est que le philosophisme et quels sont ses œuvres.

Mais on me dira que ce n'est pas la philosophie, que ce n'est pas la Religion qui a engendré tous ces désastres. Certes je le sais, et c'est parceque je sais que ce n'est ni la philosophie, ni la religion qui les a engendrés, mais bien l'abus de la philosophie, l'abus de la religion, que je tiens à le dire et à le répéter. Vous voyez de suite en effet ce que c'est que d'abuser d'une chose, vous voyez à quoi conduit l'abus des plus nobles sciences et

des plus divines institutions. Vous me pardonnerez cette digression peut être un peu longue ; elle m'était de toute nécessité et c'est là une réponse directe et décisive que je puis apporter à mes savants amis, qui viendront dans un instant parler en mal du sujet, chercher à démontrer les prétendus torts et dommages qu'il cause aux nations. D'avance je leur dis que je ne leur conteste pas que le luxe a pu être la cause de certains malheurs, mais j'ajoute de suite qu'il ne l'a été qu'indirectement, mais j'ajoute que ce n'est que parcequ'on en a abusé qu'il en a été ainsi, mais je soutiens que s'il n'y avait pas eu d'abus, on n'aurait à déplorer aucun de ces malheurs, aucune de ces infortunes dont on vous parlera si sagement et avec tant d'éloquence. On vous dira que le luxe a causé de grands malheurs dans le monde, on ira même jusqu'à citer certains exemples qui, au premier abord, paraîtront être de vrais effets du luxe, mais allant au fond des choses, vous verrez de suite que ces effets désastreux ne viennent pas du luxe, vous verrez de suite que c'est ou l'abus du luxe qui les a mis au jour, ou même une toute autre cause.

J'ai entendu dire que c'était le luxe qui avait créé le paupérisme anglais, cette plaie hideuse attachée au sol britannique, comme un chancre qui la dévore ; rien de plus faux que cette assertion ; tout au contraire, loin d'être la cause du paupérisme anglais, le luxe en est le principal, je pourrais dire l'unique remède. Si les malheureux habitants du Lancashire peuvent subsister, n'est-ce pas par le moyen des manufactures ? et ces manufactures vivraient-elles, si elles n'avaient le luxe pour les aliments ?

Cet exemple, Mesdames et Messieurs, me conduit à un principe général : c'est que le luxe fait vivre la plus grande partie des pauvres populations des grandes villes ! savez-vous ce que vous faites en condamnant le luxe ?... vous condamnez à une misère affreuse des milliers et des millions d'individus qui ne vivent que parcequ'ils fabriquent des objets de luxe... Vous demandez la destruction de la principale artère du commerce... vous frappez d'un même coup les arts et leurs produits... Oui, ce sont là les beaux résultats que vous cherchez, que vous demandez à grands cris... et parce que le luxe a quelques abus, voudriez-vous réduire à la mendicité des milliers de gens honnêtes et laborieux ?.. voudriez-vous détruire le commerce au moins en grande partie ?... voudriez-vous que les échanges d'une nation à l'autre fussent abolies ?... voudriez-vous que les chefs d'œuvre de l'art fussent retranchés et anéantis ?... Voudriez-vous en un mot tuer d'un seul coup la vie intérieure et extérieure des nations ?... Je ne le pense pas... vous n'en êtes pas encore rendus à ce degré de haine intense, de haine aveugle contre le luxe... Réfléchissez un peu, méditez quelques instants et voyez si vraiment il n'en sera pas ainsi. N'est-il pas vrai que c'est dans la fabrication des objets de luxe que la plus forte partie des populations des villes trouvent leur subsistances ?... N'est-il pas vrai que c'est principalement dans l'importation et l'exportation des objets de luxe que le commerce trouve sa vie et son existence ?... Oui, ce sont là des faits certains, des faits irréfutables ; celui qui veut détruire le luxe veut de bien plus grands malheurs que ceux que les plus grands abus du luxe peuvent produire. N'oublions pas dans cette discussion d'envisager la question sur tous ces points de vue, si nous voulons parvenir à un bon résultat ; n'oublions pas que, s'il y a quelques défauts

dans le luxe, de grands malheurs suivraient, si on voulait le détruire, c'est là le revers de la médaille, et ce revers il ne faut pas chercher à l'obscurcir, car on se trouve à faire disparaître le vrai côté de la question.

D'ailleurs en voulant abattre le luxe, en le combattant à outrance comme on le fait souvent, on s'attaque à partie plus forte que soi et on court risque d'être écrasé sous une réprobation générale. Tant qu'il y aura inégalité de condition, il y aura luxe. Vous savez, Mesdames et Messieurs, que l'inégalité des conditions est adhérente à la nature humaine, qu'elle lui est nécessaire, qu'elle en fait même partie : vous savez qu'il faut qu'il y ait des pauvres et des riches !... Eh ! bien, tant qu'il y aura des pauvres et des riches, il y aura du luxe, c'est une nécessité absolue ; si les riches ne dépensaient pas, les pauvres ne pourraient pas gagner, et ils seraient exposés à mourir de misère et de faim, ou à recourir à la mendicité, deux extrémités qui se touchent et sont également redoutables et redoutées. Allons donc, hommes sages et éclairés qui combattez le luxe avec tant d'acharnement, vous qui voulez le proscrire de la terre, ne voyez-vous pas les conséquences désastreuses qui résulteraient de vos principes si par hasard, si par impossibilité, une nation venait à prêter l'oreille à vos beaux discours et à conformer sa conduite sur les beaux principes que vous émettez ; vous en verriez, du nouveau, et du nouveau tout-à-fait étrange.

Soyez-en certains, aussi longtemps il y aura différents échelons sociaux, aussi longtemps le luxe existera ; aussi longtemps il y aura des hommes et des dames, aussi longtemps il y aura du luxe. Le luxe est donc nécessaire à la condition humaine. Vous savez que tout ce qui est nécessaire aux nations, leur est en même temps avantageux, d'après les lois que Dieu a données au monde ; il faut donc en conclure que le luxe est avantageux aux nations. En effet le luxe ne crée-t-il pas l'émulation chez tous les peuples, ne fait-il pas avancer les arts et même les sciences, ne donne-t-il pas le dernier cachet à la civilisation des grandes nations ?.. On vous dira que le luxe énerve les nations... mais non, c'est tout le contraire... il active, il relève l'intelligence des hommes et la plus grande partie de nos découvertes modernes nous viennent justement de cette émulation, de cette activité que le luxe exige et entraîne toujours à sa suite. Les plus grands siècles des temps anciens et des temps modernes ont justement été des siècles de luxe, on ne peut le contester ; tels étaient les siècles d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV où les arts et les chefs d'œuvre de l'intelligence brillèrent au premier rang. Et si le luxe de ces grands siècles n'avaient pas été corrompu par les mauvaises mœurs des temps qui les suivirent, si tant d'hommes méchants et corrompus n'étaient pas venus de suite tout gâter en viciant les populations dans leur racine, on n'aurait pas à regretter encore aujourd'hui ces grands siècles et à demander qu'il nous en revienne de semblables. Ce n'est donc pas le luxe qui corrompt les mœurs comme plusieurs le prétendent, mais ce sont les mauvaises mœurs qui corrompent le luxe.

Je crois, Mesdames et Messieurs, qu'il me suffira de ces quelques réflexions pour vous démontrer que le luxe est vraiment avantageux aux nations, que non-seulement il leur est avantageux, mais même nécessaire ; que sans lui, les hommes ne pourraient plus vivre que sous la loi du communisme de Proudhon, communisme impossible, comme tout le monde le sait.

En terminant je me permettrai de demander à mes savants amis si vraiment ils croient ce qu'ils vont dire dans quelques instants, si vraiment ils voudraient que tous les objets de luxe qui sont à l'heure même dans cette salle, accompagnant le bel auditoire qui s'y presse, rehaussant de leur gracieux ensemble les charmes de ceux et surtout de celles qui nous entourent, s'ils voudraient que tous ces objets fussent détruits depuis le premier jusqu'au dernier? Et s'ils me répondent que oui, je ne craindrai pas de leur dire qu'ils courent risque de n'être jamais crus, même plus, de n'être jamais écoutés. Qu'ils se souviennent de ce vieux proverbe qui dit : *qui se ressemble se rassemble* : le luxe est la beauté extérieure, donc le luxe doit aller avec la Beauté ; donc, pour dernière conclusion, le luxe vous est à vous tous, Messieurs et principalement à vous toutes, Mesdames, d'une nécessité absolue.

Deux Concerts à Québec.

Québec, 20 février 1863.

Le tohu-bohu parlementaire n'a pas empêché les amateurs de la bonne musique de se rendre en foule, samedi dernier et hier, à la Salle St. Louis, où M. A. Dessane, aidé d'un chœur nombreux, a donné deux beaux concerts. Je désire, sans entrer dans tous les détails, vous donner une idée de ce que j'ai entendu.

L'orchestre, trop peu nombreux à mon avis, a exécuté d'abord une polonaise de Meyerbeer, qui a été bien accueillie. Mais j'ai entendu plusieurs personnes faire l'observation que ce morceau demandait un orchestre plus puissant. On m'a dit que M. Dessane avait été déçu par la musique militaire du 17ème, qui s'est beaucoup plus occupée, ces derniers temps, de faire sauter les danseurs de Québec que d'étudier sa partie pour le concert du 14 février. L'imitation à la valse a été mieux goûtée.

Madame Dessane a eu tous les honneurs de la soirée. C'est une artiste consommée, qui attaque bravement les difficultés de tous les genres et qui s'en tire avec une aisance qui fait vraiment plaisir. Un grand morceau du "Val d'Andorre," avec accompagnement de chœur, a valu à Madame Dessane des applaudissements redoublés. Elle a chanté ensuite, avec un amateur bien connu du public de Québec, un charmant duo de "Ne touchez pas à la reine....." Rien de plus gracieux, ni de plus spirituel que ce Boléro qu'une reine fait voltiger aux oreilles de son premier ministre, qui vient pour l'entretenir des grands intérêts de l'Etat.

Mais c'est surtout dans le fameux air de Dinorah "Ombre Légère," que Madame Dessane a fait ressortir, de la façon la plus brillante, la légèreté de sa vocalisation et la connaissance approfondie qu'elle a des ressources de sa voix.

Après le chœur des "Gardes-chasse de la Reine," du "Songe d'une Nuit d'Été," qui a été exécuté avec beaucoup d'ensemble par messieurs du chœur, un amateur doué d'une des plus belles voix de baryton que j'aie depuis longtemps entendue, M. Larue, ancien élève du collège Ste. Marie, de Montréal, a chanté une charmante ballade du même opéra, qui a été fort applaudie.

Un morceau de piano sur la "Romance des Feuilles

Mortes," charmante composition de Lefébure-Wély, a été très-bien exécuté par une demoiselle toute jeune, élève de M. Dessane.

Enfin, une chansonnette, dont les paroles et la musique rivalisent d'esprit et de verve, "Le Vieux Braconnier," a été chantée par M. Emmanuel Blain. Le goût exquis avec lequel cette chansonnette a été dite, a soulevé les rires de tout l'auditoire : M. Blain a été rappelé au milieu des plus vifs applaudissements.

Hier, le "Stabat" de Rossini, a été exécuté par les mêmes amateurs. Comme je vous l'ai déjà dit, l'orchestre était trop peu nombreux ; mais l'ensemble a été fort bon. On a surtout remarqué le "Cujus animam," le "Pro peccatis," chantés par des amateurs, et le sublime morceau de "L'Inflamatus," avec lequel Madame Dessane a déjà deux fois enlevé son auditoire.

Quand on m'a dit qu'il n'y avait point, à Québec, de société musicale organisée, je n'ai pu m'empêcher d'exprimer mon étonnement, et de reconnaître quels efforts énergiques M. Dessane a dû faire pour arriver à d'aussi bons résultats. A ce propos, on doit féliciter nos "Montagnards" de Montréal et leur redire encore qu'en restant unis, ils deviendront forts.

L'auditoire de la salle musicale à chacun des concerts, se composait de l'élite de la bonne société de Québec, ce qui fait que, musique et coup-d'œil, tout a été de premier choix.

CÔMÉ.

L'orphelin au tombeau de sa mère.

Dans l'asile des morts, à l'heure où la nuit tombe,
Voyez-vous cet enfant penché sur une tombe ?
Son bras faible s'appuie à l'humble croix de bois.
A cette heure, en ce lieu, seul et pourtant sans crainte,
L'enfant, un orphelin, exhale ainsi sa plainte,
Et des sanglots fréquents entrecourent sa voix :

" Dans le hameau tout est tranquille,
Tout dort là-bas, dans le lointain ;
Et moi seul je n'ai pas d'asile ;
Hélas ! je suis un orphelin !

Tout repose dans la nature,
Il dort aussi, le jeune oiseau,
Il dort dans son nid de verdure ;
Moi, je veille sur un tombeau.

Ma mère ! avant que je succombe,
Triste et las, je viens de nouveau
Gémir et prier sur ta tombe,
Ta tombe qui fut mon berceau.

Si loin de toi, mère chérie,
Que faire dans cet univers ?
Je suis la tendre fleur qui plie
Au souffle glacé des hivers.

Pourquoi le ciel, dans sa colère,
Au malheur m'a-t-il destiné ?
Pour l'enfant qui n'a plus de mère
Il vaudrait mieux n'être pas né !

De tous les enfants de la terre
Pas un ne m'a tendu la main,
Pas un ne m'a nommé son frère.....
Mon Dieu ! pourquoi suis-je orphelin !

Heureux amis de ma jeunesse,
Vous souriez chaque matin
Quand votre mère vous caresse,
Et moi, je suis un orphelin !

Quand je vous vois dans la prairie
Remplir vos corbeilles de fleurs,
Alors mon âme est attendrie,
Et mes yeux se mouillent de pleurs ;

Car votre mère qui s'avance
Vous presse, heureuse, sur son sein :
Doux baisers ! douce récompense !
Et moi, je suis un orphelin ! !

Gais enfants, qui voyez vos pères
Sourire à vos joyeux ébats ;
O vous ! qui possédez vos mères,
Pourquoi donc ne m'aimez-vous pas ?

Je ne vous fais pas de reproche,
Mais, si je me mêle à vos jeux,
Pourquoi s'enfuir à mon approche,
Comme à l'approche d'un lépreux ?

Mon Dieu ! pourquoi, dans ma misère,
Ne suis-je pas le jeune oiseau
Qui tranquille, près de sa mère,
Dort dans son nid sur le rameau ?

Ce n'est pas que l'on me repousse ;
Car si j'ai sommeil, si j'ai faim,
On me dit : voilà de la mousse,
Dors ; mange, voilà du pain.

Hélas ! de vos foyers la flamme
Ne peut arriver à mon cœur ;
Le pain suffit au corps, mais l'âme
Réclame un aliment meilleur.

Oh ! si, parmi ceux de mon âge,
Un enfant au cœur tendre et bon,
Au lieu de fuir à mon passage,
M'eût dit : voilà notre maison ;

S'il m'eût dit : viens, que je t'apprenne
À goûter un peu du bonheur ;
Viens, ma mère sera ta tienne,
Viens, et ma sœur sera ta sœur !

Respect, dévouement et tendresse
J'aurais donné tout en retour ;
Car, pour payer une caresse,
Mon cœur est si riche d'amour !

Car j'ai l'âme sensible et bonne,
Et j'étais né pour être aimant,
Mais je crois, le ciel me pardonne,
Que le malheur me rend méchant.

Si je vois le chef de famille,
Dans ses bras et sur ses genoux,
Asseoir son fils, serrer sa fille,
Je m'éloigne, triste et jaloux.

Souvent le soir, auprès de l'âtre,
Quand dans un coin je pleure seul,
D'enfants une troupe folâtre
Se pressent autour de l'âtre.

En souriant l'octogénaire
Penche sur eux ses cheveux blancs,
Et je me dis : c'est le grand-père
Qui bénit ses petits-enfants.

Je vois tout cela comme en rêve,
Car nul ne m'a jamais choyé :
Sur moi, quand un regard se lève,
Ce n'est qu'un regard de pitié !

Oh ! ces scènes sont désolantes,
Le contraste est trop douloureux.
Loin de moi ces fêtes riantes,
Qui me rendraient sombre et haineux.

On dit qu'au sein des grandes villes,
À l'honneur de l'humanité,
Pour nous on bâtit des asiles,
Soutenus par la charité.

De Dieu seul brigant les louanges,
S'arrachant même à leurs parents,
Là, de saintes femmes, des anges,
Des orphelins font leurs enfants.

Dans ces retraites opulentes,
L'hiver n'atteint pas l'orphelin ;
Car pour lui des mains bienveillantes
Ont tissé la laine et le lin.

Mais je suis né dans un village,
Au village il me faut souffrir ;
Car, faible, ignorant et sauvage,
Je ne sais à qui recourir.

Depuis le jour de ma naissance,
Qu'ai-je trouvé sur mon chemin ?
L'isolement, l'indifférence,
Et c'est ce qui m'attend demain.

Mais Dieu qui connaît mes alarmes,
Dieu qui des cieux m'entend gémir,
Vient enfin de tarir mes larmes.....
Oui, je sens que je vais mourir.

Adieu donc, vallon solitaire,
Qui m'as repoussé de ton sein :
Je vais au ciel revoir ma mère,
Je ne serai plus orphelin."

Et comme la douce colombe
Qui naît et meurt sur un ormeau,
L'enfant s'endormit sur la tombe,
La tombe qui fut son berceau.

Quel calme dans le cimetière !
Plus de chant, plus de cris ; tout dort.
Oh ! réjouis-toi, pauvre mère,
Réjouis-toi, ton fils est mort !

CH. BERGER.

FEUILLETON :

LES DEUX PIGEONS.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS.

XIII.

(Suite.)

Il y avait grand dîner, dîner d'apparat chez M. Ludovic Argelès, ou d'Argelès, comme le petit baron se plaisait souvent à l'appeler. Ludovic voulait que l'on parlât de ce dîner : il pendait, ce jour-là, la crémaillère dans son riche hôtel, et, en même temps, il fêtait son association avec Alphonse Birat, cette association qui devait lui donner la couronne de la finance !

Le matin même, l'acte avait été signé, et par-devant notaire, Ludovic Argelès marchait le premier dans la nouvelle raison sociale : toute la Bourse s'en était entretenue. Ludovic le savait, et son orgueil ne connaissait plus de bornes. A la Bourse, il s'était vu entouré ! Rien de merveilleux comme la sollicitude avec laquelle chacun s'occupe d'un nouveau riche qui fait son avènement dans la royauté de l'or ; l'un veut le marier, l'autre lui donner des gens, l'autre lui faire acheter des chevaux : chacun le flatte et se met à son service : on s'accroche à lui comme à un remorqueur.

Enthousiasmé de ce succès, qui mettait Ludovic au premier rang, et un peu refroidi à l'égard d'Alphonse, qui avait consenti trop facilement à s'amoindrir dans cette circonstance, le petit baron ne quittait plus Ludovic. Il était naturellement du dîner, ainsi que Jules et Léon. Une vieille tante d'Alphonse y jouait le rôle de maîtresse de maison, et, grâce à cette combinaison, qu'il avait conseillée, le petit baron y avait fait inviter une jeune veuve, sa parente, qu'il voulait faire épouser à Ludovic. Outre quelques membres du personnel de la maison de banque, un ancien colonel, qui était de la connaissance d'Alphonse, et un diplomate d'une petite cour d'Allemagne, qui, déjà fort âgé, devait à cette circonstance d'avoir récolté à peu près toutes les croix de l'Europe ; enfin quelques amis du petit baron, habitués du boulevard de Gand, fashionables qui n'étaient pas fâchés de faire connaissance avec la Banque, entouraient la table de Ludovic. Il n'avait pas invité Albert, d'abord parce qu'il craignait qu'il ne lui amenât Ernest, et ensuite parce qu'il pendait la crémaillère précisément dans l'hôtel où, si peu de temps avant, Albert, pour

nous servir de ses propres expressions, l'avait *dépendue*.

Le petit baron s'était constitué le chambellan de Ludovic. Au milieu d'un monde dont la moitié ne connaissait pas l'autre et n'avait jamais vu le maître de la maison, il s'efforçait de rompre la glace entre les divers invités, de faire causer la tante d'Alphonse avec le vieux diplomate, qui occupait la place d'honneur à côté d'elle surtout de mettre en évidence l'esprit de la jeune veuve, lorsque tout à coup un violent coup de sonnette interrompit brutalement un de ses meilleurs calembours. Un des domestiques qui servaient ayant entr'ouvert la porte battante, elle céda à une très-brusque impulsion, et deux hommes d'un aspect rude et hardi, précédés d'un troisième qui avait l'air plus poli, quoiqu'une expression de sévérité fût empreinte sur sa figure, pénétrèrent dans la magnifique salle à manger, toute revêtue de marbre blanc, où un ameublement de chêne sculpté ressortait, par sa couleur un peu sombre, sur ce fond plein de délicatesse et de fraîcheur.

— Où est Pierre, dit Ludovic Argelès ? demanda gravement celui qui commandait aux deux autres, et qu'à l'écharpe qu'il venait de ceindre il était facile de reconnaître pour un commissaire de police.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Que me voulez-vous ? dit Pierre, sur lequel tous les regards s'étaient fixés avec étonnement.

— Connaissez-vous Abraham Durand ? reprit le magistrat qui semblait continuer un interrogatoire.

Pierre avait presque oublié l'acquéreur de ses bestiaux, cet agent d'affaires équivoque avec lequel il avait eu des rapports à son arrivée à Paris.

— Je crois l'avoir vu une ou deux fois, dit-il.

— Ah ! vous croyez ! dit le commissaire de police. L'opinion du juge d'instruction est que vous avez eu avec lui des rapports plus intimes que vous ne l'avouez, et c'est pourquoi je suis chargé d'exécuter un mandat d'arrêt contre vous.

La surprise des invités de Ludovic était devenue de la consternation.

Alphonse et le petit baron, prenant tour à tour la parole au milieu des convives, qui s'étaient levés de leurs chaises, et des domestiques ébahis, s'étaient hâtés de faire observer qu'il y avait là sans doute un malentendu. Le commissaire de police exhiba le mandat d'arrêt, et déclara qu'il ne pouvait rien entendre, et que Pierre Argelès, dit Ludovic, devait être confronté avec Abraham Durand.

Toutes les représentations, toutes les explications, toutes les prières, restèrent inutiles. Le désespoir d'Alphonse n'était pas moins grand que celui de son nouvel associé : cette grande maison, dont les statuts et l'acte de société venaient d'être signés le matin même, était-elle donc frappée de mort en naissant ?

— Eh ! monsieur, expliquez-vous ! s'écriait Alphonse

on s'adressant à Ludovic, après avoir interpellé les agents.

—Monsieur, je ne sais rien, je ne comprends rien, répondait Pierre indigné, exaspéré.

Au moment où tous les convives d'un festin qui venait d'être troublé d'une manière si extraordinaire s'étaient groupés près de la porte de la salle à manger, ne demandant qu'à fuir le riche hôtel dès que les agents auraient cessé de le garder, on entendit un grand bruit dans l'escalier, et la porte battante fut de nouveau poussée avec une certaine violence.

—Pardon ! dit Albert, qui traînait après lui Ernest, car, malgré ses folies, Albert avait toujours d'assez bonnes formes, pardon, cher Ludovic, tu m'as prêté tant d'argent, que je n'osais plus t'en demander et je suis allé chez le petit père Abraham avec Ernest.

—Vous connaissez Abraham Durand ? dit le commissaire.

—Si je le connais ! Mais, poursuivit Albert, qui sortait d'une orgie fashionable, que diable avez-vous tous doué ici ? Un excellent dîner, auquel on aurait dû m'inviter et que personne ne mange ; des verres pleins que personne ne vide ; ces messieurs que j'ai rencontrés tout à l'heure chez le petit père Durand, auquel je voulais emprunter et que je retrouve ici, chez Ludovic. Je m'y perds, je donne ma langue aux chiens... et toi Ernest ?

—Je n'ai attendu jusqu'ici, dit alors le commissaire à Albert, que pour savoir de vous, monsieur, quels étaient vos rapports avec Abraham Durand.

—Mes rapports, ah ! ah ! excellents !

—Qu'est-ce donc qu'Abraham Durand, selon vous ? continua le commissaire.

—Mon petit Abraham ! Eh ! mon Dieu, vous ne le savez pas ? C'est madame la Ressource de la jeunesse dorée dans l'embarras, un des premiers usuriers de Paris !...

Ce mot fut un coup de théâtre. Il tombait d'aplomb sur Ludovic, compromis par ses rapports avec Abraham Durand et arrêté comme lui !

—Eh bien, monsieur, lui dit le commissaire, partons !

—Je ne m'en irai pas ! Je ne sortirai pas d'ici !

—Ah ! vous ne sortirez pas ! Puis se tournant vers un des agents : " Allez chercher les gendarmes ! "

Alphonse et le petit baron s'empressèrent d'intervenir pour empêcher, s'il était possible, une nouvelle esclandre dont ils redoutaient les suites. L'un s'efforçait de calmer le commissaire, l'autre conseillait à Ludovic de se soumettre.

—C'est une méprise, disait le petit baron à Ludovic, tout s'éclaircira.

—En attendant, partons ! répéta le commissaire.

Pierre, reconnaissant que toute résistance devenait impossible, frappé d'un coup dont il lui semblait qu'il

ne se relèverait jamais, pâle, la tête baissée, tremblant de colère sortit sans oser même, en passant, jeter les yeux sur la loge de son concierge et monta avec les agents dans le fiacre qui les attendait.

Alphonse s'élança dans son cabriolet et les suivit.

XIV.

Au bout d'une demi-heure environ, le fiacre s'arrêta dans la cour de la Préfecture, au bas d'un petit escalier aussi vieux que sombre dont il fallait franchir les ténèbres perpétuelles pour arriver en présence d'un agent supérieur, chargé de confronter et d'interroger les nombreux prisonniers que la police de Paris venait d'arrêter, dans une affaire de vol et de recel qui la préoccupait depuis longtemps.

Abraham Durand, ou Jacob Beckman, ou bien encore Isaac Giraud, ou enfin David Bilder, car le petit homme d'affaires portait tous ces noms, dont il s'était servi dans divers pays, avait d'abord prêté à usure dans sa ville natale, Amsterdam. Quelques poursuites de la justice lui ayant fait quitter cette ville, il avait continué son métier à Paris sur une plus grande échelle ; mais là, avec cet amour du gain qui le possédait, il céda à une tentation qui était trop forte pour lui, celle de gagner des sommes considérables par le recel, l'achat et la vente d'objets volés. De temps en temps, il exerçait ostensiblement quelque industrie honnête, qui lui servait comme de paratonnerre, celle de marchand, par exemple profession qu'il avait exercée autrefois et dans laquelle il était connu ; il avait même tenté, comme nous l'avons vu, au milieu de la grande fièvre de spéculation et de sociétés par actions qui agitait Paris, de monter lui aussi, une affaire ; mais elle avait échoué, peut-être parce qu'il n'avait pas voulu risquer, quoique très-riche, même la location d'un bureau ; il n'en avait pas moins continué le métier honteux qu'il faisait à Paris, joint à l'usure, qui était la vieille lèpre de cette âme cupide. Les aveux de plusieurs de ses complices, qui se trouvaient sous la main de la justice, l'avaient bientôt fait découvrir, et deux lettres de Pierre, avant qu'il eut adopté le nom de Ludovic, une liste où le petit juif l'avait désigné pour un emploi dans une entreprise que la police pouvait à bon droit considérer comme un voile destiné à couvrir quelque rapine nouvelle, avaient motivé l'arrestation du jeune banquier ; à chaque instant, on découvrait quelque nouveau coupable dans cette affaire de recel, où se trouvaient impliqués un grand nombre de voleurs de Paris.

L'interrogatoire des prévenus fut très-rigoureux. Quand vint le tour de Pierre, il se leva avec une vivacité bien naturelle, et protesta que les agents avaient commis la plus étrange des méprises. L'agent supérieur devant lequel il se trouvait alors lui dit qu'il aurait à répondre quand il serait interrogé, et com-

mença par lui demander ce que signifiait ce prénom de Ludovic qu'il avait pris au lieu de celui de Pierre, qu'il portait en arrivant à Paris. Il lui opposait ses lettres, " Pierre Argelès, " quand il avait écrit à M. Durant, et sa signature récente, " Ludovic Argelès, " qui semblait avoir pour but de déguiser son identité et de le faire passer pour un frère ou pour un cousin de Pierre Argelès, dont les relations avec Abraham Durant étaient notoires.

Il était tard lorsque l'interrogatoire de Ludovic fut terminé, et, malgré ses protestations, il ne put obtenir sa mise en liberté immédiate, qu'il réclamait avec une énergie facile à comprendre : son arrestation préventive fut maintenue. Malgré tous ses efforts, Alphonse ne put même, ce soir-là, arriver jusqu'à lui.

Tout était désespoir, confusion, dans le riche hôtel que Ludovic avait acheté si récemment. Du salon à la loge du concierge, on ne parlait que d'une chose, l'arrestation de Ludovic !

Cependant le petit baron cherchait à tirer parti de cet événement extraordinaire, pour le cas où Ludovic en sortirait à son honneur. Il avait réuni les domestiques, après le départ des invités, et il leur avait adressé un petit *speech* très-bien tourné, pour leur affirmer qu'il n'y avait là qu'une déplorable méprise. Il comptait bien faire valoir ce service auprès de Ludovic.

Mais ce que nous devons renoncer à décrire, c'est le désespoir de Ludovic lorsqu'il se vit renfermer dans une cellule voisine de celle où l'on faisait entrer M. Durant. " Mais dites, monsieur, lui criait-il, dites que je ne me suis jamais mêlé des affaires criminelles dont on vous accuse!..." Il fallut presque employer la force pour contraindre Ludovic à se laisser enfermer, lui le millionnaire, le vainqueur de la Bourse, dans la triste cellule où il était condamné à rester jusqu'au nouvel interrogatoire qui devait avoir lieu le lendemain !

Et voilà donc à quoi aboutissaient toutes ses espérances de grandeur ! Ah ! pourquoi était-il venu à Paris ? A quoi lui servaient les millions qu'il avait gagnés ? Ce qu'il voulait à Paris, c'était la gloire avec la fortune, et il avait trouvé la honte!... Que lui importaient ses richesses ?

Il ne se coucha pas sur le grabat de cette ignoble cellule. Il passa la nuit à s'y promener, à regarder à travers les barreaux de l'étroite lucarne qui lui tenait lieu de fenêtre. Ah ! que n'était-il libre, heureux au milieu de ses montagnes, auprès des siens qu'il avait oubliés ? Son nom était perdu ! comment le relever ! Ce malheureux Albert et Ernest, qui étaient des fous et les plus grands bavards de Paris, allaient partout raconter son histoire ! Il lui semblait qu'il les entendait : " Ah ! vous ne savez pas ? Ludovic le riche banquier... Eh bien ? — Il est arrêté avec le petit Durant, l'usurier ! — Voilà, s'écriait Ludovic désespéré, voilà ce qu'on dit mainte-

nant au café, au théâtre ! Ah ! j'en mourrai ! Et il tenait son front dans ses deux mains brûlantes.

Avec le naturel pétulant du Midi, Pierre avait déclaré qu'il ne prendrait rien dans cette prison. Il était pâle, exténué, quand, le lendemain matin, il comparut devant le juge d'instruction.

Cependant Alphonse et le petit baron avaient obtenu d'être entendus. Tout finit par s'expliquer. M. Durant, interrogé séparément, avait raconté sa rencontre avec Pierre à Bayonne, absolument comme Pierre la raconta lui-même, la vente des bestiaux, l'action que Pierre avait prise dans son affaire de charbonnage, et puis la cessation de leurs rapports depuis plusieurs mois. Pierre avait demandé que son passe-port de Bayonne fut produit, et Alphonse l'avait apporté ; or il y était désigné sous les noms de Pierre-Ludovic-Argelès. Il n'y avait rien absolument à sa charge, les portes de la prison s'ouvrirent pour le laisser sortir, et, en le rendant à la liberté, le juge lui donna l'avis, hélas ! tardif, de ne pas se lier trop vite avec des gens qu'il ne connaissait pas.

Pierre était libre, mais le tort que lui avait fait cette malheureuse aventure semblait irréparable. Comment le riche banquier avait-il pu connaître un Abraham Durant ? Alphonse et le petit baron avaient suivi l'affaire et étaient à peu près édifiés à cet égard ; mais que d'oisifs s'arrêtaient sur les boulevards en voyant passer Ludovic ! " Vous savez ? " Ces mots venaient à chaque instant bruire aux oreilles du pauvre homme d'argent. C'était son histoire que l'on racontait. Elle défrayait les conversations des foyers de théâtre ; elle réglait les habitudes de Tortoni ; on pense si elle était connue à la Bourse ! Elle commençait à faire son apparition dans les chroniques de journaux, sous des noms supposés ; on parlait même d'un vaudeville dont elle fournirait le sujet. Ludovic, aussi malheureux qu'après son arrestation, poursuivi dans son hôtel, au milieu de son luxe, par les regards de ses commis, car la grande maison de banque était installée chez lui, se vit forcé d'entrer en explication avec ses propres employés. Sous prétexte d'imposer silence à la calomnie, le caissier, vieux commis, d'un caractère mécontent parce qu'il n'avait jamais réussi, venait poser des questions embarrassantes à Ludovic Argelès, qu'il affectait quelquefois d'appeler Pierre Argelès, d'un ton de doute qui était fort irritant, comme s'il n'avait pas su exactement quel nom lui donner.

Tels furent pour le millionnaire Ludovic Argelès les premiers quinze jours qui suivirent sa mise en liberté. Que ferait-il ? Quitterait-il Paris, ce Paris où il touchait au premier rang dans la finance, quand ce désastreux événement était venu interrompre une carrière vraiment triomphale ? Il y eut une réunion chez Ludovic, formé d'Alphonse, du petit baron et du vieux diplomate, pour examiner une situation aussi grave.

Ludovic raconta franchement son histoire, en omettant quelques détails sur son origine campagnarde et son éducation de village ; il prétendit avoir été élevé à Bayonne, et ne dit pas qu'il appartenait à une famille de cultivateurs.

Le petit baron, à mesure que Pierre avançait dans son récit, se sentit ému d'un enthousiasme extraordinaire.

—Que cela était beau, grand, admirable, mon cher ! s'écriait-il. Avoir commencé presque avec rien, et avoir si bien réussi ! J'irai, s'il le faut, à la Bourse, dans tous les salons de Paris, proclamer l'innocence, le mérite incomparable, le génie, de Ludovic, de Pierre Argelès ! Oui, de Pierre ! N'a-t-on pas dit autrefois Jacques Laffitte ? Et lui aussi venait de Bayonne !... Continuez, cher, continuez ; si j'étais roi, je vous ferais baron !... Qu'en dites-vous, monsieur le comte ? poursuivit-il en s'adressant au vieux diplomate : faut-il qu'une sottise aventure et une méprise absurde de la police privent la France et Paris peut-être du premier de nos financiers ?

Le vieux diplomate, qui représentait une petite cour d'Allemagne assez besoigneuse, où l'à-propos d'un emprunt se faisait sentir, tomba d'accord qu'un jeune financier de si haute espérance ne devait pas reculer devant un contre-temps qu'il n'avait pu éviter, et il se résuma dans le conseil suivant : « Donner une soirée splendide où se trouveraient tous les invités du dernier dîner, et à laquelle il se chargeait d'amener un grand nombre de ses amis, avec les chroniqueurs des journaux pour qu'une brillante publicité répandit partout les noms connus des invités et les magnificences de la fête, avec l'éloge du banquier.

—Parfait, cher diplomate, s'écria le petit baron, parfait ! permettez-moi de vous arrêter ici, j'ai notre homme ! Ludovic, cher, je sonne votre petit groom !

Le petit groom parut presque aussitôt.

—Tiens, dit le baron en lui remettant un mot qu'il venait d'écrire à la hâte, porte cela au numéro 10 de cette rue, et demande M. de Crusosfle. Il y est maintenant, et nous allons le voir arriver. Je ne demande qu'une chose, l'avis ouvert par notre diplomate est excellent, mais ne décidons rien avant l'arrivée de l'illustre Crusosfle.

F. DE GRANET.

(La suite au prochain numéro.)

UN PEU DE TOUT.

Un innocent demandait à M. Emile de Girardin si, pour faire du journalisme, il fallait être convaincu.

—C'est à peine s'il faut convaincre ! répondit avec un sourire l'enfant gâté de M. Rouy.

* * *

Barhoilhet, qui appuie de sa prose ampoulée les réclamations de M. Legouvé en faveur des comédiens, s'est fait sans doute le raisonnement suivant :

Comment ! un homme perd un bras à l'étranger, on lui donne la croix. Moi, je perds ma voix en France et on ne me la donne pas !

* * *

—Il était une fois deux camarades de collège ; l'un devint procureur impérial et l'autre assassin. Le procureur impérial fit condamner l'assassin à la peine de mort : il n'y a pas longtemps de cela. Or la veille de l'exécution, ce bon M. Théophile fit preuve de la plus mauvaise volonté et annonça l'intention la plus formelle de se refuser à toute tentative de séparation de sa tête à lui avec son corps à lui. Le procureur impérial se rendit immédiatement à la prison et présenta quelques remontrances à son ami dans les termes suivants :

—Voyons, pourquoi ne veux-tu pas faire plaisir au gouvernement.

—Je veux garder ma tête, moi.

—Mais puisqu'on se charge de tous les frais : cela ne te coûtera rien.

—Cela ne m'amuse pas.

—Mais tu iras en voiture...

—Non, je ne veux pas ! j'en n'ai-t'y pas le droit. Je suis peuple, je suis le gouvernement.

Le procureur prit dans sa poche le texte du jugement et dit à son ami :

—Voyons ! Qu'y a-t-il là, en tête de ce jugement...

« Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, empereur des Français. » Tu as voté pour lui, n'est-ce pas ?

—Certes que j'ai voté, et pas une fois, trois fois pour en faire plus.

—Eh bien, alors tu ne veux pas te laisser exécuter ! Tu n'es pas logique.

—Cela n'est bien égal.

—Tu voudrais alors que je lui expédie ce soir, à l'empereur, une dépêche télégraphique de deux francs ainsi conçue : Théophile ne veut pas se laisser exécuter. Cela va lui faire beaucoup de peine à cet homme-là. Il sera obligé de sortir des Tuileries cette nuit même avec sa femme et son enfant ! Où iront-ils coucher, je te le demande un peu. Il commence à faire froid ; sa femme est espagnole. Elle prendra du mal ainsi que le petit. Et c'est toi, Théophile, toi qui sera cause de tout cela—ce n'est pas bien.

L'histoire ajoute que Théophile ne se laissa convaincre que par un dernier argument : le gendarme.

A VENDRE A CE BUREAU

L'ECHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL,

POUR L'ANNÉE 1862,

RELIÉ EN UN BEAU VOLUME,

Prix : \$2.50.

Imprimé et publié par E. SÉNÉCAL, 4, Rue St. Vincent.

SACRUM CONVIVIUM

AVEC ACCOMPAGNEMENT D'ORGUE OU DE PIANO.

Composé et respectueusement dédié à M. LE SUPÉRIEUR et aux Messieurs du SÉMINAIRE DE VILLE-MARIE,
par MATHIAS JUNG.

Andante.

Cres cen

O sa - crum con - vi - vi - um in quo

p

do.

Chris - tus su - mi - tur, in quo Chris - tus su - mi - tur in quo Chris - tus

su-mi-tur Christus su - - - mi - tur re - co - - li - tur in-

Cres. *p*

mo - - ri - a pas - - - si - o - nis o - - - jus ro-

co - - li - tur me - mo - - ri - a pas - - - si - o - nis

e - - - jus passi - o - - - nis e - - - jus. FINE

Cres. FINE

Mens im-ple - - - tur mens im-ple - - - tur mens im - ple- tur gra- ti - a mens im-

ple- tur mens im - - ple- tur gra- ti - a et fu - - tu - ra glo- ri- ae

no - bis pig - nus da - tur no - bis pig- gnus pig- nus da -

dosi.